NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 5 1934

Plans d'instructions religieuses

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 511 - 516

https://www.nrt.be/es/articulos/plans-d-instructions-religieuses-3703

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Plans d'instructions religieuses

I. Obtulerunt. Ils ont offert (Mt. 2. 11).

Introduction : Il existe une foule de petits métiers dans lesquels nous croyons exceller et dont cependant nous ignorons presque tout. Nous pensons qu'il suffit de regarder pour voir, d'écouter pour entendre, de lire pour comprendre, de parler pour dire quelque chose. Chacune de ces activités est un art véritable, qui suppose une technique déliée et subtile, et dans laquelle fort peu excellent.

Le métier de l'offrande est un de ces métiers méconnus.

I. Et cependant il est capital dans toute vie chrétienne et si nous ne le pratiquons pas comme il faut nous manquerons les plus belles occasions de mérite.

a) Car nos pouvoirs d'action sont toujours fort limités; notre capacité d'offrir est toujours sans restriction.

L'âge, l'infirmité, la solitude, les circonstances, réduisent nos moyens d'agir; mais alors même que la maladie a coupé tous les ponts qui nous unissent à notre entourage, quand nous ne pouvons plus ni parler, ni voir, ni entendre, notre capacité de souffrir et donc d'offrir n'a pas subi de diminution. Il y a là une sorte de capital spirituel qu'aucune crise ne saurait réduire.

b) Toute oblation est riche de puissances illimitées. A l'offertoire le prêtre présente à Dieu sur la patène un peu de pain, si minuscule qu'il n'empêcherait personne de mourir de faim, et au fond du calice quelques gouttes de vin, qui n'empêcheraient personne de mourir de soif; ce n'est que du pain ordinaire et aucune consécration n'a encore sanctifié ce vin; mais autour de ces petites offrandes l'Église jette, comme une guirlande, la prière universelle : *pro nostra et totius mundi salute... pro omnibus fidelibus viventibus et vita functis... proficiat in vitam aeternam...* et l'efficacité de cet offertoire s'étend au monde entier et jusque dans la région mystérieuse, par delà le tombeau, au seuil de la vie éternelle.

II. Pour que nous puissions offrir comme il convient, le Saint-Esprit a consigné aux pages de l'Évangile le modèle parfait de l'oblation (Matth. 2. 11). Les Mages ne sont venus d'Orient que

pour offrir... *venerunt*... *obtulerunt*. En examinant bien ce qu'ils ont fait, nous pourrons comprendre ce que nous avons à faire et comment leur geste a le droit de se continuer par nous.

1. Éblouis, semble-t-il, par ce mot scintillant : *aurum*, de l'or, certains ont pensé que la leçon éternelle de cette offrande tenait dans une formule, à la fois splendide et banale : offrez à Dieu les choses les plus précieuses et les plus rares. Seuls les cadeaux de grand prix sont dignes de sa Majesté : vertus héroïques, sacrifices solennels, prières sublimes; seul ce qui ressemble à de l'or peut figurer dans la corbeille de vos oblations.

a) Mais si nous ne sommes autorisés qu'à offrir des choses rares, nos offrandes ne pourraient être quotidiennes, et des années, des vies entières passeront peut-être, vides de tout offertoire. Comment ce qui est rare ne serait-il pas exceptionnel ?

b) Les Mages ont d'ailleurs offert autre chose encore que de l'or; la myrrhe n'avait rien de rare; puisqu'on pouvait en acheter par paquets de cinquante kilogs dans les boutiques de Jérusalem. Elle servait à des besognes très humbles de lessive. L'encens lui-même était commun en Orient. Et cependant ces produits sans gloire figurent dans l'offrande de la Nativité.

2. Ce n'est point parce qu'ils ont offert des choses rares qu'ils sont les modèles des vraies oblations, c'est parce qu'ils ont offert ce *qui venait de chez eux*, les produits de leur contrée d'Orient. Et ce principe nous permet de régler toute l'économie de nos offrandes. Dieu ne nous demande pas d'être rares mais d'être vrais.

a) A chaque époque de notre vie, et dans toutes les circonstances nous avons donc à offrir, et quand notre corbeille reste vide nous sommes sans excuse. Un dernier soupir n'est rien de rare : il y en a 200.000 tous les jours sur la terre; et cependant le « In manus tuas » de l'homme qui meurt est une magnifique oblation, parce que c'est celle du mourant et que lui seul peut l'offrir. Le petit enfant qui se prive d'une friandise, qui ne pleure pas quand il a mal aux dents, ou qui cède ses jouets à un autre, ne fait rien de rare, mais parce que ce sont des actes d'enfant il a le droit de les offrir, comme des trésors que Dieu accepte. Toutes les banalités de la vie quotidienne : les migraines et les rhumes, les corvées et les ennuis; ces contre-temps obscurs dont on ne peut faire la confidence à

personne tant ils sont ordinaires, c'est tout cela qui, chaque jour, doit remplir la corbeille. Nos vertus très communes; nos prières coupées de distractions importunes; notre métier sans relief; nos livres de compte et nos carnets de ménage : rien n'est indigne de Dieu et, puisque tout cela est de chez nous, toute cette prose peut être offerte loyalement et elle sera sanctifiée par l'offrande elle-même.

b) Même dans les relations humaines, nous retrouvons le principe de ces offrandes. Revenant du Japon, c'est non pas un meuble européen, fût-il de grand prix, que je présenterai à mes intimes, mais un souvenir du pays où j'ai voyagé. Verres de Venise; mosaïques de Florence; statuettes ou médailles de Rome; Vierge de Lourdes; ou fleurs champêtres au retour d'une excursion, ce que l'on attend c'est quelque chose « de là-bas ».

c) Et jusque dans la construction des églises — offrandes elles aussi au Très Haut — nous appliquons aujourd'hui la même doctrine : que l'église, avant tout, soit en matériaux du pays, et non pas, d'abord, en matériaux coûteux amenés de l'étranger. Aux Hawaï, on a construit l'église en blocs de corail, parce que tout l'archipel est corallin; dans nos Ardennes on construit l'église en pierre grise, prélevée aux flancs mêmes de la montagne; dans les régions argileuses, elle sera en briques, et là-bas, tout au loin, près du pôle Sud, dans la Terre de Feu, à Ushuaja, comme il ne reste que quelques sapins sur des pentes neigeuses on a construit en planches de sapin la cabane du bon Dieu. Offrande mystique du pays lui-même, il convenait que chacune de nos églises fût, comme l'oblation des Mages, quelque chose du terroir.

III. Et quel sera le résultat de nos offrandes? Serai-je changé parce que j'offre à Dieu une migraine, qui n'en perdra pas de sa violence, ou un ordre du jour, qui sera quand même exécuté?

R. *a*) La sainteté est d'être uni à Dieu, et pour être uni à Dieu, il n'y a rien de tel que d'être *pris* par lui, comme jadis, quand il saisissait la main de la fille de Jaïre et lui ordonnait de se lever (Marc, 5. 41).

b) Les offrandes, que nous lui présentons loyalement, sont déjà suggérées par la grâce, puisque cette grâce prévient en nous tous nos bons mouvements.

c) C'est donc que Dieu lui-même accepte ces oblations, et cette acceptation, les unissant à lui, les transforme en propriété divine

et les fait participer de la valeur même des choses de Dieu : *nemo est qui de manu mea possit eruere.*

CONCLUSION. — Dans l'Église tout le monde ne peut pas consacrer ni absoudre, mais à tous les moments, malades ou bien portants, hommes ou femmes, enfants ou vieillards on peut pratiquer l'offertoire : *da tuum, licet parum, modo totum.* Offrez ce qui est à vous, même si c'est peu de chose, pourvu que ce soit tout.

II. Non enim erat tempus ficorum (Marc, 11, 13.)

Introduction. Cette histoire évangélique est assez curieuse et même choquante au premier aspect. Notre-Seigneur a faim, il s'approche d'un figuier pour y cueillir, à la façon orientale, quelques fruits mûrs et pulpeux; il explore de la main le feuillage, cherche le long des branches, et ne trouve rien. Pas un seul fruit. Et aussitôt il maudit cet arbre, qui se desséchera entièrement à partir des racines.

Jusqu'ici nous pourrions comprendre. Mais l'Évangile ajoute une petite remarque, qui semble ruiner tout l'effet de cette parabole en action. « Ce n'était pas la saison des figues ».

1. *La difficulté.* Nous pourrions aisément, dirait-on, plaider la cause de ce malheureux figuier.

a) Il n'est pas comme son confrère, le fameux figuier stérile (Luc. 13. 7) qui pendant des années se refuse à rien produire, et pour lequel cependant le jardinier intercède, auquel il prodigue des soins spéciaux, et en faveur duquel il obtient un délai de miséricorde. Ici, rien de pareil. Pas de délai de grâce, pas de soins spéciaux, pas d'intercesseur. Rien que la stupeur des apôtres voyant que la parole de leur Maître peut donner la mort comme elle peut faire naître ou renaître à la vie.

b) Il n'a pas tort ce figuier. Puisque ce n'est pas la saison où les figues mûrissent, l'erreur est dans celui qui en exige. C'est comme vouloir que la neige soit chaude quand nous le souhaitons; ou que l'ordre soit bien exécuté, quand nous ne l'avons pas ou mal donné. Aucune excuse ne paraît plus péremptoire. Celui qui se présente à la gare après ou avant l'heure du train n'a pas le droit de s'attaquer au personnel administratif, parce qu'il est forcé d'attendre.

c) Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas recommandé de surveiller la saison des figues pour y discerner le signe de ses avènements

« *cum jam ramus ejus tener est et folia nata, scitis quia prope est aestas* » (Mt. 24. 32). Pourquoi n'a-t-il pas observé lui-même cette recommandation, et a-t-il semblé encourager les impatiences de ceux qui veulent être tout de suite servis ?

2. *L'explication.* Et cependant, si le Maître de toute vérité a devant ses disciples accompli tous ces gestes et maudit le figuier sans fruits; et si le Saint-Esprit a voulu consigner cet événement aux pages du livre inspiré; c'est qu'il y avait là pour nous une leçon éternelle et non un épisode inintelligible. Comme le disait saint Augustin : *omnia innuunt, sed intellectum requirunt.* Il nous faut par l'esprit de foi, saisir le sens des allusions divines.

a) Il est bien sûr qu'un figuier n'est jamais coupable. Pour mériter un reproche, il faut posséder la liberté de faire bien ou mal. Les arbres ne sont pas libres. Dès lors, ce figuier est un symbole; il représente quelqu'un; comme le figuier stérile de la parabole représente le pécheur endurci, dont la miséricorde de Dieu fait le siège. Ce figuier, dans son aventure, doit ressembler lui aussi à un homme coupable, et le châtiment qui est tombé sur lui, est destiné à ceux qui l'imitent.

b) La leçon, toujours nécessaire, la voici. Dieu est celui qu'il ne faut jamais faire attendre. Quand il demande quelque chose de nous, il n'est jamais importun, jamais hors de saison, on n'a jamais le droit de lui dire : je ne suis pas prêt, ce n'est pas le moment, repassez plus tard, à la belle saison. Quand Dieu demande, c'est toujours le moment de donner; et tous les retards que nous apportons à réaliser ses désirs, sont des fautes et des causes de stérilité.

c) Car, lorsque Dieu demande, sa grâce invisible nous donne toujours la force et les moyens de répondre, comme le rocher qui, frappé par la baguette du prophète, fait sortir la source d'eau vive de son aridité. L'action bonne, quelle qu'elle soit, est toujours prévenue en nous par la grâce du Saint-Esprit, et saint Augustin en expliquait déjà le mystère à ses fidèles d'Afrique lorsqu'il leur disait : *Non ideo bene currit rota ut rotunda sit, sed quia rotunda est, sic nemo bene agit ut recipiat gratiam sed quia jam recepit.* La roue tourne bien, non pas pour devenir ronde, mais parce qu'elle l'est déjà; de même l'homme ne pose pas de bonnes actions pour recevoir enfin la grâce de bien agir mais parce qu'il l'a déjà reçue.

3. *Applications.* Pour nous détourner d'obéir aussitôt, avec ponc-

tualité aux demandes divines, nous sommes ingénieux à nous couvrir de prétextes.

a) Pourquoi moi ? les autres sont moins fervents et se contentent d'une piété médiocre; je puis bien faire comme eux. Mais le figuier aurait pu raisonner de même façon : ses congénères n'avaient pas de fruits mûrs sur leurs branches. C'est à lui que le Seigneur en demandait, et il a été maudit, lui tout seul, parce qu'il se contentait d'être « comme les autres », alors que Dieu lui faisait l'honneur de lui demander un service exceptionnel.

b) Je ne suis pas prêt; ce n'est pas le moment, ni la saison; j'ai autre chose à faire; nous verrons plus tard. Mais le figuier, fort occupé à pousser des feuilles n'en était pas pour autant exempté de porter des fruits. Car c'est Dieu qui règle les moments et les échéances, et les bons serviteurs sont ceux qui se trouvent toujours prêts à répondre.

c) Je suis pris au dépourvu; je suis trop jeune encore; je n'ai pas encore reçu ma part complète de bonheur et je voudrais d'abord jouir de mon printemps, avant de m'engager pour Dieu dans l'irrévocable. Mais le figuier n'avait pas connu la saison luxuriante où l'arbre n'est que promesse, et le Seigneur a exigé aussitôt de lui d'être utile. Diviser sa vie en deux parts; laisser d'abord passer pour son seul agrément personnel sa verte jeunesse, et ne céder à Dieu que son automne, c'est ne pas comprendre le devoir de fidélité qui incombe à tout chrétien.

Conclusion : Etiam in tenera aetate maturae sanctitatis gratiam contulisti. L'âge peut être tendre, la grâce comme nous le dit l'oraison de saint Stanislas Kostka (13 Nov.) y réunit les fruits mûrs de la sainteté. Être ponctuel à servir Dieu; ne jamais le faire attendre; ne pas remettre à plus tard son obéissance; savoir que lorsqu'il demande c'est toujours le moment de donner; sagesse élémentaire, trop souvent méconnue, mais qui n'en contient pas moins cependant les promesses de vie éternelle.

Pierre CHARLES, S. I.